

UNIVERSITÉ PARIS 7 DENIS DIDEROT

UFR GHSS

**LICENCE SES - 1<sup>e</sup> année**

## *Introduction à l'analyse économique*

Cours de Christophe DARMANGEAT

### **Travaux dirigés - dossier n°2**

#### **Contenu du dossier :**

1. *Le Colbertisme* (Cornelius J. JAENEN), 1964, extraits
2. *Analyse de la formule arithmétique du Tableau économique de la distribution des dépenses annuelles d'une nation agricole* (Jean-Baptiste QUESNAY), 1766. Extraits.
3. *Transition et pensée économique dans l'histoire* (Gilles DOSTALER), 1964

**Texte 1 - Cornelius J. JAENEN**  
***Le Colbertisme (1964)***

Le premier principe de ce mercantilisme se rattacha à la notion d'une économie statique. On croit fermement qu'on ne peut augmenter la fortune de l'état qu'en même temps l'on ôte la même quantité d'argent aux États voisins. Principe d'antagonisme qui voulait que ce que l'un gagnait l'autre le perdît.

Autrement dit, tout avantage commercial de la France représenterait pour les autres pays des dommages correspondants. Aussi longtemps que l'Espagne et les Provinces-Unies seraient fortes, la France ne le serait point. Pour augmenter la quantité d'argent qui circulait dans le commerce Colbert proposa trois choses :

*« Augmenter l'argent dans le commerce public en l'attirant des pays d'où il vient, en le conservant au dedans du royaume et empêchant qu'il n'en sortist, et donnant des moyens aux hommes d'en tirer profit. »*

Sa conclusion exprime bien sa doctrine : *« Comme en ces trois points consiste la grandeur, la puissance de l'Etat et la magnificence du Roy par toutes les dépenses que les grands revenus donnent occasion de faire, qui est d'autant plus relevée qu'elle abaisse en mesme temps tous les Etats voisins. »* Cette idée capitale, d'où provient-elle ? En partie du principe de l'enrichissement par l'accumulation des métaux précieux. La conviction de Colbert est que l'argent constitue la richesse d'un État, et que seule l'abondance de l'argent fait sa grandeur et sa puissance.

*« (...) le bon estât des finances et l'augmentation des revenus de Vostre Majesté consiste à augmenter par tous moyens le nombre de l'argent monnoyé qui roule continuellement dans le royaume... »*

Colbert se préoccupa en conséquence de faire affluer l'argent en France, mais moins encore pour enrichir les Français que pour remplir le trésor royal et accroître la puissance et la grandeur de Louis XIV.

*« Pour continuer à augmenter l'argent dans le royaume, il faut continuer avec plus de soin, plus de force et plus d'opiniastreté que jamais toutes les compagnies et les établissemens commencés. Pour empêcher*

*qu'il ne sorte du royaume, il faut nécessairement réduire les dépenses des fortifications... »*

On aperçoit toujours cette préoccupation de plaire au roi et d'augmenter son trésor. Colbert constate encore que la quantité d'argent qui circule dans le monde est constante. Il écrit :

*« (...) vu que n'y ayant qu'une mesme quantité d'argent qui roule dans toute l'Europe, et qui est augmentée de temps en temps par celui qui vient des Indes occidentales. »*

Lors du choix entre une alliance anglaise ou hollandaise en 1664, Colbert soutient que le commerce de toute l'Europe *« se fait avec le nombre de 20,000 vaisseaux de toute grandeur ; et l'on demeurera facilement d'accord que ce nombre ne peut estre augmenté... »* Dans un discours de 1669 il exprime de nouveau un aperçu bien statique de la vie économique : *« les peuples sont toujours égaux en nombre dans tous les États, et la consommation est toujours pareillement égale. »* Par conséquent la quantité du commerce ne peut être facilement augmentée ; il importe pour accroître le commerce français, de faire la guerre au commerce étranger. De là vient son raisonnement que :

*« les Anglais et les Français ne peuvent bonifier leur commerce qu'en augmentant le nombre de leurs vaisseaux et ne peuvent augmenter ce nombre qu'en le prenant sur celui de 20,000 que compte tout le commerce et, par conséquent en le retranchant sur les 15 ou 16,000 des Hollandais. »*

(...) Si Colbert s'oppose quelquefois aux dépenses de Louvois, il le fait pour ce simple motif que ces dépenses militaires détruisent, à son avis, la vraie source de puissance, l'activité économique. Dans un mémoire au roi en 1670 il décrit ainsi la situation : *« il me semble que depuis elle (Sa Majesté) a pris l'administration de ses finances, elle a entrepris une guerre d'argent contre tous les Etats de l'Europe (...) Il ne reste que la Hollande, qui combat encore avec de grandes forces (...) Il est certain, Sire, que Vostre Majesté comme roy et le plus grand de tous les rois qui ayt jamais monté sur le trosne, a dans son esprit et dans toute sa nature la guerre par préférence à toute autre chose, et*

*que l'administration des finances et tout ce qui en dépend, qui consiste en un lourd détail, n'est point de la fonction ordinaire et naturelle des rois. Vostre Majesté pense plus dix fois à la guerre, qu'elle ne pense à ses finances... »*

Le Ministre propose alors une réduction par le Roi de toutes les dépenses de l'année à 60 millions de livres, par soustraction du budget militaire de 11 millions de livres. En même temps, il voudrait l'augmentation du budget des compagnies d'un million de livres car elles constituent, selon lui, « *les armées de la lutte la plus importante* ». Colbert, dans une lettre à l'ambassadeur de France à La Haye exprime les mêmes idées au sujet de l'armement par les Hollandais de 36 nouveaux vaisseaux :

*« Il est certain que toute leur puissance a consisté jusqu'à présent dans le commerce; et si nous y pouvons donner quelque atteinte considérable, peutestre qu'ils auront à l'avenir un peu plus de peine à faire leurs armemens qu'ils n'en ont eu par le passé. »*

Même après la guerre de Hollande en 1679, il écrit à un intendant à Aix que Marseille est « *une ville dont il faut se servir pour faire une guerre continuelle de commerce à toutes les autres villes estrangères de commerce.* »

Le deuxième principe du mercantilisme se ramène à la tentative de diriger les mouvements de la monnaie. Puisque la richesse d'un individu se mesure par la quantité de monnaie qu'il détient, celle d'un État, prétendent les mercantilistes, se doit mesurer sur le stock de métal dont il dispose. Il n'y a pas là le seul désir de posséder le plus possible de monnaie, mais aussi la croyance qu'elle joue un rôle capital dans la politique et l'économie.<sup>16</sup> La richesse nationale est considérée comme une accumulation de métaux précieux. Au Moyen âge on avait envisagé la monnaie seulement comme un étalon de valeur ; au XVII<sup>e</sup> siècle, on lui trouve une fonction nouvelle, « *celle d'instrument des échanges, dont l'abondance ou la rareté, ou même les seuls mouvements doivent nécessairement commander la vie économique.* »

Instrument dont les princes et les rois ressentirent d'abord le besoin, et s'ils s'en

préoccupent, c'est sur la foi que l'abondance des métaux précieux constitue véritablement le plus sûr gage de la force et de la puissance de l'État. Le métal représente à leurs yeux des possibilités infinies d'achat. Conception de la monnaie qui deviendra un des motifs de la découverte des colonies.

Cette soif de l'or inaugure la politique d'avarice nationale. « *la conduite universelle des finances doit toujours veiller et employer tous les soins et toute l'autorité de Vostre Majesté pour attirer l'argent dans le royaume.* » Ce sont des mots de Colbert. On vise d'abord à la capture directe de l'or des colonies espagnoles. Ensuite, on vise à retenir le métal par des prohibitions de sortie. C'est surtout vers le Levant que l'argent s'envole. En 1669 Colbert suggère au roi un plan pour le commerce du Levant, plan dans lequel se retrouve cette proposition : « *Sera faite très-expresse défense à tous autres marchands de transporter aucun argent hors du royaume sous peine de vie, conformément aux ordonnances: et, pour empescher la fraude, sera faite visite exacte de tous les vaisseaux qui partiront de Marseille et autres ports de Provence et de Languedoc.* »

Colbert ne veut pas que ce commerce du Levant se fasse tout en argent ; plutôt fallait-il « *obliger de le faire partie en manufactures du royaume et partie en argent* » et même « *pour y porter [les commerçants], confisquer quelquesfois partie de cet argent, d'autant que ce commerce est préjudiciable au royaume lorsqu'il se fait tout en argent.* » En Nouvelle-France on essaya de réprimer la traite de l'eau-de-vie « *pour conserver l'argent dans le pays.* » Peu à peu on se rend compte qu'il faut s'attaquer à la cause de cette sortie du métal plutôt qu'à l'effet évident. Comme le commerce en est le canal de sortie, que l'échange vide le territoire agricole vers celui qui négocie et manufacture, on vise à créer un système de la balance des marchés. En 1679, Colbert informe l'Intendant à Aix que le commerce du Levant consomme de très grandes sommes et donc « *il est certain que c'est l'endroit du royaume par où s'écoule dans les pays estrangiers une bonne partie de l'argent.* » Il fallait rendre ce transport d'argent plus difficile; surtout l'intendant devait « *porter les marchands de Marseille et*

*autres à aiguïser leur industrie pour porter des marchandises dans le Levant d'autant plus que les Anglais et les Hollandais n'y portent pas d'argent.* » Les marchands de Marseille ne s'intéressaient guère à la manufacture mais Colbert insista sur ce point. De nouveau il écrit à l'intendant :

*« Ce à quoy je vous ay convié de travailler et de penser... de chercher des expédiens pour les obliger de commencer à chercher des manufactures pour diminuer toujours le transport de cet argent. »*

L'envoi de l'argent comptant étant déjà défendu par les ordonnances, Colbert commanda de faire visiter les vaisseaux qui sortaient de Marseille et de *« confisquer l'argent qui s'y trouveroit chargé. »*

De ces deux principes fondamentaux — vue statique de l'économie et maîtrise des mouvements de la monnaie — dépendaient toutes les idées associées au mercantilisme et au protectionnisme.

### Questions

1. Quels sont les deux fondements sur lesquels repose la doctrine mercantiliste ?
2. Comment Colbert analyse-t-il l'effet économique des dépenses militaires ?
3. Quelles mesures Colbert préconise-t-il pour empêcher la fuite de la monnaie à l'étranger ?

**Texte 2** - Jean-Baptiste QUESNAY

### *Analyse de la formule arithmétique du Tableau économique de la distribution des dépenses annuelles d'une nation agricole (1766)*

« (...) La nation est réduite à trois classes de citoyens : la classe productive, la classe des propriétaires et la classe stérile.

La classe productive est celle qui fait renaître par la culture du territoire les richesses annuelles de la nation, qui fait les avances des dépenses des travaux de l'agriculture, et qui paye annuellement les revenus des propriétaires des terres. On renferme dans la dépendance de cette classe tous les travaux et toutes les dépenses qui s'y font jusqu'à la vente des productions à la première main, c'est par cette vente qu'on connaît la valeur de la reproduction annuelle des richesses de la nation.

La classe des propriétaires comprend le souverain, les possesseurs des terres et les décimateurs. Cette classe subsiste par le revenu ou produit net de la culture, qui lui est payé annuellement par la classe productive, après que celle-ci a prélevé, sur la reproduction qu'elle fait renaître annuellement, les richesses nécessaires pour se rembourser de ses avances annuelles et pour entretenir ses richesses d'exploitation.

La classe stérile est formée de tous les citoyens occupés à d'autres services et à d'autres travaux que ceux de l'agriculture, et dont les dépenses sont payées par la classe productive et par la classe des propriétaires, qui eux-mêmes tirent leurs revenus de la classe productive. (...)

### DEUXIÈME OBSERVATION

Les dépenses de simple consommation sont des dépenses qui s'anéantissent elles-mêmes sans retour; elles ne peuvent être entretenues que par la classe productive, qui, quant à elle, peut se suffire à elle-même, ainsi elles doivent, quand elles ne sont pas employées à la reproduction, être regardées comme des dépenses stériles et même comme nuisibles, ou comme dépenses de luxe, si elles sont superflues et préjudiciables à l'agriculture.

La plus grande partie des dépenses des propriétaires sont au moins des dépenses stériles; on n'en peut excepter que celles qu'ils font pour la conservation et l'amélioration de leurs biens et pour en accroître la culture. Mais comme ils sont de droit naturel chargés des soins de la régie et des dépenses pour les réparations, de leur patrimoine, ils ne peuvent pas être confondus avec la partie de la population qui forme la classe purement stérile.

### SEPTIÈME OBSERVATION

Nous n'avons point parlé de la masse d'argent monnayé qui circule dans le commerce de chaque nation; et que le vulgaire regarde comme la vraie richesse des États, parce que avec de l'argent on peut acheter, dit-on, tout ce dont on a besoin; mais on ne se demande pas avec quoi on peut se procurer de l'argent; cependant cette richesse ne se donne pas pour rien, elle coûte autant qu'elle vaut à celui qui l'acheta. C'est le commerce qui l'apporte aux nations qui n'ont pas de mines d'or ou d'argent, mais ces nations mêmes n'auraient ni or ni argent, si elles n'avaient pas de quoi les payer, et elles en auront toujours autant qu'elles voudront en acheter, ou qu'il leur conviendra d'en acheter, si elles ont des productions à donner en échange.

Je dis autant qu'il leur conviendra d'en acheter; car l'argent n'est pas la richesse dont les hommes ont besoin pour leur jouissance. Ce sont les biens nécessaires à la vie et à la reproduction annuelle de ces biens mêmes qu'il faut obtenir. Convertir des productions en argent pour soustraire cet argent aux dépenses profitables à l'agriculture, ce serait diminuer d'autant la reproduction annuelle des richesses. La masse d'argent ne peut accroître dans une nation qu'autant que cette reproduction elle-même s'y accroît, autrement l'accroissement de la masse d'argent ne pourrait se faire qu'au préjudice de la reproduction annuelle des richesses. Or le décroissement de cette reproduction entraînerait nécessairement, et bientôt, celui de la masse d'argent et l'appauvrissement de la nation; au lieu que la masse d'argent peut décroître dans une nation sans qu'il y ait décroissement des richesses chez cette nation, parce qu'on peut en bien des manières suppléer à l'argent quand on est riche et qu'on a un commerce facile et libre; mais rien ne peut suppléer, sans perte, au défaut de reproduction annuelle des richesses propres à la jouissance des hommes. (...)

### Questions

1. Selon la classification de Quesnay, à quelle classe appartient un propriétaire foncier ? un artisan ? un fermier ? Même question pour un ouvrier agricole ? un ouvrier d'usine ? un militaire ?
2. Comment Quesnay apprécie-t-il la place des dépenses de consommation dans l'économie ? Des propriétaires et des artisans, laquelle des deux classes n'a-t-elle pas un rôle entièrement stérile, et pour quelles raisons ?
3. Contre quel courant de pensée est implicitement dirigée l'argumentation de la *Septième observation* ? En quoi cette argumentation consiste-t-elle ?

**Texte 3** - Gilles DOSTALER

***Transition et pensée économique dans l'histoire (1983)***

La domination du capitalisme industriel est le résultat d'une transition marquée par la désagrégation des rapports féodaux, la formation du marché mondial et la domination transitoire du capital commercial et financier. Le capital industriel ne naît pas en opposition au capital marchand. C'est le capital marchand qui se transforme en capital industriel en investissant la sphère de la production industrielle. Il s'agit là d'un processus qui se déroule entre le quinzième et le dix-huitième siècle, et dont plusieurs études ont déjà été faites .

Cette transition « réelle » se reflète dans la transition de la pensée économique mercantiliste à l'économie politique classique. Et, de même que le capital industriel ne renverse pas de l'extérieur la domination du capital marchand, l'économie politique ne naît pas comme science en s'opposant aux « erreurs mercantilistes ». C'est là, évidemment, la vision de Smith partagée par la plupart des historiens de la pensée économique. Mais elle est fautive. Les derniers mercantilistes sont les premiers économistes classiques et libéraux. Josiah Child, Dudley North, David Hume, par exemple, sont parfois considérés comme mercantilistes, parfois comme précurseurs de l'économie politique classique libérale. Ils sont l'un et l'autre. La problématique libérale naît de la problématique mercantiliste.

La politique mercantiliste a, au moment où naît la pensée libérale, accompli son œuvre. Elle a jeté les bases de la puissance des États-nations européens, établi les relations permettant à ces États de se développer en ponctionnant, entre autres, le surplus généré dans la nouvelle périphérie ; elle a permis l'accumulation de richesses qui constitueront le levier du développement du capitalisme industriel. Dès lors une autre tâche est à l'ordre du jour, dont les fondateurs de l'économie politique classique se feront les porte-parole théoriques. Ils démontreront, en effet, que le progrès des « nations » dépend de la destruction des entraves féodales, donc de la dissolution des structures politiques, juridiques et sociales associées à l'ordre ancien. Sur le plan idéologique, une partie de ce travail a été accomplie par le vaste mouvement culturel connu sous le nom de Renaissance, auquel succédera, au dix-septième siècle, le bouleversement des conceptions relatives à la science, associé aux noms de Galilée et de Newton, fondateurs de la physique moderne.

Ce contexte éclaire la naissance de l'économie politique classique, et, en particulier, le paradoxe, toujours le même, qui marque l'histoire de l'économie politique. Les fondateurs de l'économie politique classique vivent en effet la plus spectaculaire des transitions parmi celles que nous avons décrites, la naissance du « monde contemporain », dans toutes ses dimensions. Ils expliquent comment hâter cette transition, étant de ce fait très conscients du lien entre le fonctionnement économique et les institutions sociales ; pour paraphraser Marx, ils expliquent comment les rapports de production féodaux bloquent le développement des forces productives. Et pourtant comme les philosophes grecs, les scolastiques ou les mercantilistes, ils nient la transition en tant que telle, et plus catégoriquement encore que leurs prédécesseurs. On peut dire que l'économie politique se constitue comme discipline autonome en niant la transition, c'est-à-dire en postulant des lois naturelles de fonctionnement de l'économie. C'est là-dessus que l'influence de la révolution scientifique est déterminante. Petty, Hume, Locke, Davenant, Boisguillebert ou Cantillon cherchent à réaliser pour l'analyse de la société (et non pas d'ailleurs seulement de l'économie) ce que Newton a réalisé dans l'analyse de l'univers physique : découvrir des lois naturelles de fonctionnement. Analysant le rapport entre les mouvements d'or entre les pays et le niveau des prix et des revenus dans les pays, Hume explique qu'il y a, entre les hommes, une « attraction morale » analogue à l'attraction physique et dont les effets peuvent être prévus avec certitude... si rien n'entrave ces lois naturelles. « Laisser faire, laisser passer » sera donc le mot d'ordre lancé par ces économistes. Les fondateurs de l'économie politique présentent donc la mise sur pied des conditions politiques, juridiques et institutionnelles nécessaires au développement du capitalisme comme la « disparition des entraves au fonctionnement naturel des marchés ». Peut-on les accuser de duplicité ? Non, car ils ne pouvaient mesurer ce qui se passait sous leurs yeux, et comme les mercantilistes d'ailleurs, ils ne pouvaient avoir une vision claire de l'ordre social nouveau qui n'allait connaître son plein épanouissement qu'après la révolution industrielle, au dix-neuvième siècle.

Cette situation se reflète particulièrement clairement dans l'œuvre des derniers précurseurs de la pensée classique, les physiocrates. Quesnay et son petit groupe de disciples ont produit leur œuvre et connu d'ailleurs leur heure de gloire entre 1760 et 1770, dans un pays qui s'appêtait à vivre une brutale transition politique, que l'Angleterre avait vécue, un siècle plus tôt, d'une

manière plus lente. Que décrivent-ils ? Là-dessus, l'encre n'a pas fini de couler. Ils sont partisans de la « souveraineté éclairée », ce sont pour la plupart de riches propriétaires terriens, et ils prétendent que seule l'agriculture peut rendre un « produit net ». Ce sont des conservateurs, qui sont d'ailleurs en butte aux encyclopédistes et autres courants progressistes de la France pré-révolutionnaire. Mais que décrit le « Tableau économique » de Quesnay ? C'est la première représentation articulée de la reproduction d'une économie marchande. Marx ne s'y trompera pas, qui empruntera à Quesnay ses « zig zag » pour ébaucher ses schémas de reproduction, remplaçant les classes de Quesnay (productrice, propriétaire, stérile) par le prolétariat et les capitalistes. Plus encore, Quesnay donne les instruments théoriques permettant d'analyser l'articulation entre la production capitaliste et la production de type féodal, ainsi que la dissolution de cette dernière par l'extension du règne de la marchandise. C'est à quoi sert, en effet, le concept de surplus dont Quesnay et les physiocrates donnent la première formulation. C'est en effet par le mode de génération et d'utilisation du surplus économique, c'est-à-dire du surtravail des producteurs (mais cela, Quesnay ne l'avait pas vu) que se distinguent les modes de production. Le passage du féodalisme au capitalisme se caractérise, entre autres, par un transfert du surplus de l'aristocratie foncière à la bourgeoisie industrielle. Ainsi donc, le paradoxe atteint sa représentation la plus parfaite avec Quesnay. Partisan de l'ordre politique pré-révolutionnaire — ordre naturel hiérarchisé, voulu par Dieu — Quesnay est en même temps un fervent partisan du libéralisme qui dissout cet ordre. Découvrant dans son tableau économique un modèle de reproduction simple, Quesnay donne en même temps une théorie qui permet de penser la reproduction élargie aussi bien que l'articulation des modes de production. Quesnay est donc, de ce fait, un théoricien de la transition... malgré lui.

### Questions

1. À quelles nécessités objectives de son époque correspondait, selon l'auteur, la doctrine mercantiliste ?
2. Comment doit-on, selon lui, expliquer son déclin et le développement des courants classique et physiocratique ?
3. Quelles sont les principales découvertes du courant physiocratique ?
4. Expliquez « surplus », « reproduction simple », « reproduction élargie ».
5. En quoi la pensée des physiocrates se situe-t-elle à la charnière entre deux époques ?